

BREWER (James-Norris), littérateur anglais, né dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Il a publié un assez grand nombre de romans, notamment : *Contes d'hiver* (1799, 4 vol.); la *Sorcière de Ravensworth* (1808, 2 vol.); le *Château de Monteville* (1808, 3 vol.); la *Vieille légende de famille* (1812, 4 vol.); *Sir Ferdinand d'Angleterre* (1812, 4 vol.); *Sir Gilbert Easterling* (1813, 4 vol.); et divers autres ouvrages, tels que : *Réflexions sur l'état actuel des paysans d'Angleterre* (1807); *Description des palais et bâtiments publics d'Angleterre et de l'étranger* (1809), etc.

BREWER (George), juriste anglais, né en 1766, mort dans la première moitié de ce siècle. Après avoir servi quelque temps dans la marine en Angleterre, puis en Suède, il retourna dans son pays natal, étudia le droit et se fit procureur. Il a publié quelques romans : *Histoire de Tom Weston* (1791); la *Deuse*, ou *Histoire de Bill Woodcock* (1795); des *Considérations sur les droits du pauvre* (1800); les *Heures du loisir* (1806), etc.

BREWER (le révérend James SHERRIN), humaniste anglais, né à Londres en 1810. Il fit de brillantes études à l'université d'Oxford, et fut nommé, en 1841, professeur de littérature anglaise au collège du Roi, à Londres. Entre autres publications, il a donné une édition de l'*Éthique* d'Aristote, avec notes en anglais, et a commencé, en 1864, la publication d'un recueil de papiers d'Etat et de documents historiques sur le règne de Henri VIII, sous le titre de *Lettres et papiers étrangers et privés du règne de Henri VIII, conservés au British Museum ou partout ailleurs en Angleterre*. Les deux premiers volumes de cette curieuse et importante publication, entreprise aux frais de l'Etat, avaient paru au commencement de 1865. Les documents qu'elle renferme portent sur près de 5,000 incidents historiques, qui, pour la plupart, étaient ignorés des historiens. Des critiques très-autorités s'accordent à regarder l'introduction en 280 pages, que M. Brewer a mise en tête de ce travail, comme un chef-d'œuvre de style, d'exposition et d'appréciation sagace des hommes et des choses.

BREWÉRIE s. f. (brou-é-ri — de *Brewer*, n. pr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des convolvulacées, formé aux dépens des fuserons, et comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Asie tropicale, en Australie et à Madagascar : *On cultive dans les jardins la BREWÉRIE de Roxburgh*. (C. Lemaire.)

BREWNOW, ville de Bohême, la même que Braunau.

BREWOD, ville d'Angleterre, comté et à 16 kilom. S. de Stafford, à 211 kilom. N.-O. de Londres, sur un bras de la Penk, et sur le canal de Birmingham à Liverpool; 3,600 hab. Fabriques de serrurerie.

BREWSTER (sir David), célèbre physicien anglais, né en 1781, à Jedburgh, en Écosse, mort en 1868. Il étudia d'abord la théologie à l'université d'Édimbourg, pour embrasser l'état ecclésiastique; mais il y renonça pour se livrer exclusivement aux recherches scientifiques; il refusa même un bénéfice que lui offrait le duc de Roxburgh. Déjà il était le disciple et l'ami de trois maîtres de l'école écossaise : Robison, professeur de physique; Playfair, professeur de mathématiques; et Dugald-Stewart, professeur de philosophie morale. Dès cette époque (1800), il se signalait par une découverte importante sur le changement de direction des rayons lumineux, résultant des modifications dans les surfaces des corps. L'optique, la lumière, restèrent depuis son domaine de prédilection; il s'appliqua constamment à répéter et à modifier les expériences anciennes, à en faire de nouvelles, à redresser des théories accréditées, à démontrer des lois ignorées, à construire ou à imaginer des instruments aussi utiles qu'ingénieux. Newton, Malus, Fresnel, Arago, Biot, ont rencontré en lui un réformateur ou un continuateur. En 1810, il épousa l'une des filles de J. Macpherson, qui devait sa célébrité à la publication des poésies d'Ossian, traduites ou plutôt composées par lui-même. En 1815, il suppléa quelque temps le professeur Playfair dans son cours de physique; mais ces fonctions, qu'il n'avait acceptées que sur les instances des magistrats de la ville, il les résigna pour que rien ne le détournât de ses études et de ses expérimentations. En 1838 seulement, il se laissa nommer par le gouvernement principal des collèges réunis de Saint-Sauveur, Saint-Léonard et Saint-André. En 1859, par un vote unanime, le lord prévôt et le conseil municipal d'Édimbourg l'élevèrent principal de l'université de la capitale écossaise. Il avait été créé baronnet en 1832, et sa grande renommée lui fit obtenir tous les titres scientifiques, toutes les distinctions académiques qu'il avait le droit d'ambitionner. Docteur en lois et maître ès arts des universités d'Édimbourg, d'Aberdeen, de Cambridge, d'Oxford et de Durham; membre et secrétaire de la Société royale d'Édimbourg, agrégé de la Société royale de Londres, et à plusieurs reprises lauréat de cette Académie; correspondant, puis membre associé de l'Institut de France, en remplacement de Berzelius, Institut qui avait déjà couronné ses découvertes en optique; promoteur de l'Association britannique pour l'avancement des sciences, membre des grandes Académies

scientifiques du continent, décoré de l'ordre guelfe de Hanovre et de l'ordre du Mérite de Prusse, il est en outre officier de la Légion d'honneur, etc.

De 1808 à 1830, M. Brewster a dirigé l'*Encyclopédie d'Édimbourg* et y a consigné la plupart de ses découvertes. De 1810 à 1824, il a publié le *Journal philosophique d'Édimbourg* (10 vol.), qui parut ensuite sous le titre de *Journal scientifique d'Édimbourg* (16 vol.). Il a fourni des dissertations et des mémoires aux *Transactions des Sociétés royales d'Édimbourg* et de Londres, de l'Académie royale d'Irlande, de l'Association britannique, et aux recueils périodiques : *Edinburgh et Quarterly Reviews*, *North British Review*, etc. Il a inventé le kaledoscope et perfectionné le stéréoscope, ainsi qu'un stéréoscope par réflexion et les lentilles segmentaires des phares. A côté des traités ou des dissertations de science pure, sir D. Brewster a écrit, non sans élégance, des articles et des livres de littérature scientifique : *Lettres et vie d'Euler* (1823, 2 vol.); *Lettres sur la magie naturelle* (1824); *Vie de Newton* (1831); les *Martyrs de la science* : Galilée, Tycho-Brahé et Kepler (1841 et 1846); *Plus d'un monde, ou Croyance du philosophe et espoir du chrétien* (1854); *Mémoires sur la vie, les écrits et les découvertes de sir Isaac Newton* (1855, 2 vol.), d'après des documents originaux. Ses œuvres scientifiques les plus importantes sont : *Traité sur les nouveaux instruments scientifiques applicables à divers usages dans les arts et les sciences*, etc. (1813); *Traité sur le kaledoscope* (1819); *Notes sur le système de physique (philosophie) mécanique de Robison* (1822, 4 vol.); *Traité d'optique* (1831).

BREWSTÉRITE s. f. (brou-sté-rite — de *Brewster*, nom d'homme). Minér. Silicate hydraté d'alumine, de strontiane et de baryte, qui se présente en petits cristaux ou en pellicules cristallines.

— *Encycl.* La brewstérite est une matière vitreuse, translucide, d'un blanc jaunâtre ou grisâtre. Elle appartient au système du prisme droit à base rhombe; ses cristaux sont ordinairement striés longitudinalement. La brewstérite a d'abord été découverte dans le calcaire spathique à Strontian, en Écosse; on l'a depuis retrouvée à Saint-Turpet, dans la vallée de Munster, près de Fribourg-en-Brisgau.

BREXIACÉ, ÉE (brèk-si-a-sé — rad. *brezie*). Bot. Qui ressemble à une brexie.

— s. f. pl. Famille de plantes, formée du seul genre brexie, et qui paraît être voisine de la famille des saxifragées.

BREXIE s. f. (brèk-si — du gr. *brexis*, pluie). Bot. Genre d'arbrisseaux, formant à lui seul la famille des brexiacées, comprenant un certain nombre d'espèces, qui croissent à Madagascar, et dont quelques-unes sont cultivées dans les jardins de l'Europe.

BREYAGE s. m. (bré-ia-je — rad. *brayer*, qui s'est dit autrefois). Techn. Nom donné dans le centre de la France à l'action de broyer le chanvre : *Cette histoire me fut dite par lui-même en plusieurs soirées de BREYAGE*. (G. Sand.)

BREYDEL (Charles), dit le Chevalier, peintre flamand, né à Anvers en 1677, mort à Gand en 1744. Il fut élève de Pierre Rysbrack, et peignit alternativement des vues des bords du Rhin, dans la manière de Jean Griffer, et des sujets militaires, à l'imitation de Van der Meulen. Il se montra surtout habile dans ce dernier genre. Ses tableaux sont rares dans les galeries publiques; nous ne voyons guère à citer que deux *Paysages*, aux Offices de Florence, deux *Chocs de cavalerie*, au musée de Bruxelles, et deux scènes analogues, au musée de Valenciennes. En revanche, les petites batailles du chevalier Breydel se rencontrent assez fréquemment dans les cabinets d'amateurs. Cet artiste a travaillé successivement à Anvers, à Bruxelles et à Gand.

BREYDEL (François), peintre flamand, frère du précédent, né à Anvers en 1679, mort dans la même ville en 1750. Il eut pour maître P. Rysbrack et acheva de se former sous la direction de son frère. Il passa la plus grande partie de sa vie à la cour de Hesse-Cassel, dont il fut peintre, et travailla quelques années à Londres. Le musée de Dresde a de lui deux tableaux représentant l'un et l'autre des personnages en costumes de théâtre, qui dansent au milieu d'édifices en ruine.

BREYDENBACH, BREIDENBACH ou BREIDENBACH (Bernard DE), voyageur allemand, qui vivait au XVI^e siècle. Il était doyen de l'église de Mayence, lorsqu'il partit, en 1482, pour visiter Jérusalem et le mont Sinaï. Il s'embarqua à Venise avec quelques personnes de distinction et un peintre de talent nommé Berwich, et, de retour de son long voyage, il en publia la relation sous le titre de *Opusculum sanctorum peregrinationum* (1486, in-fol.), accompagné de cartes, de plans et de figures excellentes, dus à Berwich, et représentant les types ainsi que les costumes de l'Orient avec la plus scrupuleuse exactitude. Le récit de Breydenbach peut être encore lu aujourd'hui avec plaisir, tant on y sent l'observateur fidèle et consciencieux. Il eut le plus grand succès lors de son apparition. Traduit en allemand, en espagnol, en hollandais, il a été deux fois traduit en français, la première par Jehan Hersin, sous le titre de *Voyage et*

pèlerinage d'outre-mer au saint Sépulchre, etc. (1489, in-fol.); la seconde par Nicole Le Huen, également moine, sous le titre de *Saintes pégrinations*, etc. (1486); mais cette dernière version est loin d'être fidèle, et Le Huen y a beaucoup ajouté du sien. A la suite du livre de Breydenbach se trouvent six alphabets orientaux, qui n'avaient point encore été publiés, et un petit vocabulaire des mots turcs les plus usités.

BREYÉ (François-Xavier), juriste français, né en 1694 à Pierrefort, mort à Nancy en 1736. Joignant à une profonde connaissance des lois et des coutumes une instruction aussi solide que variée, Breyé occupa le premier rang au barreau de Nancy, et fut nommé garde des livres du duc de Lorraine. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertation sur le titre X Des donations, de la coutume générale de Lorraine* (Nancy, 1725); *Traité du retrait féodal* (Nancy, 1733-1736, 2 vol. in-4°); et *Amusements du sieur Breyé* (1733), recueil de vers et de prose.

BREYER (Remi), théologien français, né à Troyes en 1669, mort en 1749. Il se fit recevoir docteur en Sorbonne, et devint chanoine et promoteur dans sa ville natale. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, notamment : *Calécisme des riches* (1711); *Mémoire où l'on prouve que la ville de Troyes en Champagne est la capitale de la province* (1723), écrit plein de recherches; une traduction des *Lettres de saint Loup, évêque de Troyes, et de saint Sidoine, évêque de Clermont* (1706), etc.

BREYN (Jacques), botaniste allemand, né en 1637 à Dantzig, mort en 1697. Tout en se livrant au commerce, il étudia la botanique, pour laquelle il avait un goût très-vif, reçut des leçons de Mentzell, fit venir des plantes rares de différentes contrées de l'Europe, et se lia d'amitié avec le curateur de l'université de Leyde, Jérôme Beverning, qu'il connut en s'adonnant à ses études favorites dans cette dernière ville. Son principal ouvrage a pour titre : *Plantarum exoticarum altarumque minus cognitarum centuria prima* (Dantzig, 1678, in-fol.). Il l'avait d'abord écrit en allemand. On lui doit en outre de nombreuses dissertations, des mémoires et deux opuscules intitulés *Prodromus* (1680-1689).

BREYN (Jean-Philippe), médecin et botaniste allemand, fils du précédent, né à Dantzig en 1680, mort en 1764. Il se fit recevoir docteur en médecine, s'occupant surtout de botanique et d'histoire naturelle, et fit, en 1703, un voyage en Italie, pour en étudier les productions. Breyn devint membre de l'Académie des curieux de la nature et de la Société royale de Londres. Parmi les nombreux ouvrages de ce savant, nous citerons : *De Fungis officinalibus* (Leyde, 1702), traité sur les champignons comestibles; *Historia naturalis cocti radicum tinctorii*, etc. (1731), sur la cochenille de Pologne, etc. On lui doit la savante préface de l'édition de la *Flora quasimodo genita*, que Helwig a publiée.

BREYNIAS s. m. (brè-ni-a-stre — dimin. de *breynius*). Bot. Section du genre câprier.

BREYNIE s. f. (brè-ni — de *Breynius*, botan. belge). Bot. Genre de plantes, de la famille des euphorbiacées, comprenant une seule espèce.

BREYZAD, nom donné à la langue bretonne.

BREZ (Jacques), savant piémontais, né en 1771, mort en 1798 à Middelbourg, où il exerçait les fonctions de pasteur protestant. Il a publié en français : *Flore des insectophiles* (Utrecht, 1792); *Voyage intéressant pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse* (Utrecht, 1792); *Histoire des Vaudois, habitants des vallées occidentales du Piémont* (Lausanne, 1797, 2 vol. in-8°).

BRÉZ, bourg de France (Maine-et-Loire), arrond. et à 12 kilom. S. de Saumur; 873 hab. Récolte de vins estimés. Le bourg se recommande par quelques curieux monuments : le château de Bréz, ancien marquisat, reconstruit au XVI^e siècle, sur l'emplacement d'un château plus ancien; le château de Cohu, flanqué de trois tourelles; les magnifiques ruines du château de la Bouchardière.

BRÉZÉ, ancienne famille d'Anjou, représentée au commencement du XVI^e siècle par Pierre de Brézé, seigneur de la Varenne, Brissac, etc., conseiller et chambellan du roi, qui laissa trois fils. — PIERRE, l'aîné, fut grand sénéchal de Normandie, commanda le secours que Louis XI envoya à Marguerite d'Anjou en Angleterre, et fut tué à la bataille de Montlhéry. — Le second, ROBERT, capitaine de Louviers, fut tué dans une rencontre avec les Suisses, en 1444. — Le troisième, JEAN, suivit son frère à l'expédition d'Angleterre. — Jacques de Brézé, fils de Pierre, grand sénéchal de Normandie, dont nous venons de parler, maréchal et grand sénéchal de Normandie comme son père, épousa en 1462 une fille naturelle du roi Charles VII et d'Agnès Sorel, et l'ayant surprise en flagrant délit d'adultère, la tua en 1476. Poursuivi en justice, il fut condamné à 100 mille écus d'amende envers le roi Louis XI, pour le paiement desquels il abandonna toutes ses terres. Mais, après la mort de Louis XI, il se pourvut en parlement et obtint un arrêt en sa faveur. Il avait eu de son mariage trois fils : l'aîné, Louis de Brézé, comte de Maulévrier, grand sénéchal et gouverneur de Normandie, grand veneur de France, marié en

premières noccs à Catherine de Dreux, dont il n'eut pas d'enfants, et en secondes noccs, en 1514, à Diane de Poitiers, qui devint la maîtresse du roi Henri II, et dont il n'eut que des filles. — Le second, Jean de Brézé, mourut sans s'être marié. — Le troisième, Gaston de Brézé, laissa un fils, Louis, qui fut évêque de Meaux, grand aumônier de France et trésorier de la Sainte-Chapelle de Paris. La famille se trouva ainsi éteinte.

BRÉZÉ (Pierre II DE), grand sénéchal d'Anjou, puis de Poitou et de Normandie, mort en 1465. Il figura avec éclat dans toutes les guerres du règne de Charles VII, contribua à l'expulsion des Anglais du royaume, et prit une part importante aux affaires du gouvernement, particulièrement à l'établissement de l'armée permanente, à la réforme de la justice et des finances, à la trêve avec l'Angleterre, etc. A son avènement au trône, Louis XI, qui, lors de la Praguerie, avait trouvé dans Pierre de Brézé le plus redoutable peut-être de ses adversaires, le fit enfermer au château de Loches (1461), et ne lui rendit la liberté qu'après le mariage de Jacques de Brézé, son fils, avec une sœur naturelle du roi, Charlotte, fille de Charles VII et d'Agnès Sorel. Pierre de Brézé recouvra alors ses titres, et fut envoyé, en 1463, au secours de l'infortunée Marguerite d'Anjou. De retour de cette expédition, qui n'eut aucun résultat, il fut mis par Louis XI à la tête de l'avant-garde lors de la fameuse journée de Montlhéry (1465), pendant la guerre du Bien public. Vêtu de la cote d'armes du roi, qu'il avait prise pour donner le change à l'ennemi, il chargea avec impétuosité, et fut tué un des premiers. Le soupçonneux Louis XI, qui craignait que Pierre de Brézé ne fût d'intelligence avec ses ennemis, l'avait placé, dit-on, à ce poste périlleux, soit pour s'assurer de sa fidélité, soit, ce qui n'a rien d'improbable, dans l'espoir de se défaire d'un ancien ennemi, contre lequel il avait toujours conservé un vil ressentiment.

De Brézé n'était pas seulement un soldat plein de bravoure et de loyauté, il aimait les lettres et les arts, et possédait un esprit enjoué et très-fin. On en peut juger par le trait suivant. Louis XI, qui ne prenait guère d'avis que de lui-même, avait l'habitude de dire que tout son conseil était dans sa tête. Ayant vu dans une chasse le roi monté sur une haquenée de très-petite taille, le sénéchal Pierre de Brézé lui dit avec ce ton enjoué qui lui était naturel : « Je ne pense pas, sire, qu'il se puisse voir un cheval de plus grande force que cette haquenée, car elle porte Votre Majesté et tout son conseil. »

BRÉZÉ (Jacques DE), fils du précédent, lui succéda comme sénéchal de Normandie; il était né vers 1430 et mourut en 1494. Marié à la fille d'Agnès Sorel et de Charles VII, il la poignarda de sa main en 1476, après l'avoir surprise en adultère. Louis XI, pour venger la mort de sa sœur naturelle, le priva de tous ses biens et le fit jeter en prison. Il fut réintégré dans ses dignités sous Charles VIII, en 1484. On a de lui quelques manuscrits (à la Bibliothèque impériale) : le *Livre de la chasse*; les *Dits du bon chien Souillart*, etc., imprimés il y a quelques années.

BRÉZÉ (Urban de MAILLÉ). V. MAILLÉ.

BRÉZÉ (BREUX). V. BREUX-BRÉZÉ.

BREZILLAC (Jean-François), érudit français, né à Farjoux en 1710, mort en 1780. Il entra dans l'ordre des bénédictins de Saint-Maur, continua l'*Histoire des Gaules et des conquêtes des Gaulois* (1754, in-4°), commencée par son oncle, dom Jacques Martin, et prit part à la rédaction du *Dictionnaire ecclésiastique et canonique portatif* (Paris, 1769).

BRÉZIN (Michel), célèbre philanthrope, né en 1758, mort à Paris le 21 janvier 1828. Fils d'un ouvrier serrurier et privé des bienfaits de l'instruction, il ne dut ses succès et sa fortune qu'à une persévérance laborieuse, servie d'ailleurs par les circonstances et les événements. Chargé, pendant la Révolution, de la fourniture des canons de bronze, il établit à l'arsenal une fonderie, frappa ensuite, pour suppléer à l'insuffisance des ateliers publics de monnayage, pour plus d'un million de pièces de 1 centime, et devint enfin maître de forges en Normandie. Possesseur d'une fortune considérable, il se souvint de ses débuts et éprouva pour les ouvriers appelés à parcourir la même carrière que lui une sympathie d'autant plus méritoire qu'elle est plus rare chez les industriels enrichis : ce bienfaiteur de l'humanité a consacré toute sa fortune à la fondation d'une maison de refuge, ingénieusement appelée *Hospice de la Reconnaissance*, où sont admis les ouvriers âgés appartenant aux professions qu'il avait lui-même exercées (mécaniciens, serruriers, fondeurs et forgerons). Cet hospice, disposé pour 300 lits, est situé à Garches, près de Saint-Cloud, dans un parc dépendant du domaine du Petit-l'Étang, propriété du fondateur. Quand donc se rencontrera-t-il un homme de lettres dix fois millionnaire, qui fondera à son tour un Petit-l'Étang pour les serfs de la pensée et les martyrs du la plume ? Il serait difficile de répondre à cette question; mais ce qu'il y a de certain, c'est que cet hôpital ne manquerait jamais d'invalides. Quoi qu'il en soit, si cette idée vient un jour à un favori d'Apollon, avec pouvoir de l'exécuter, comme Voltaire, il pourra dire en parlant de son testament : J'ai fait un peu de bien; c'est mon meilleur ouvrage.